

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

LE PAPIERON,



JOURNAL DES THEATRES.

GRAND-THEATRE.

ROBERT-LE-DIABLE.

Que de choses à dire encore sur Robert-le-Diable!

Ce qui fait la supériorité de l'œuvre de Meyerbeer sur les autres productions lyriques, c'est la profonde originalité de son plan musical, ce sont les détails si pittoresques de chaque partie, la couleur vive et neuve de l'ensemble, la grâce rêvée des mélodies, la sévère ordonnance de ces combinaisons harmoniques, traitées à la manière allemande, et surtout, à chaque pas, dans toute phrase, une intention d'artiste toujours claire, lucide, bien sentie; il y a tant et de si belle musique dans les cinq actes de cette partition colossale, tant d'idées hardies, tant d'effets bizarres jetés là à la profusion.

Et, croyez-moi, ce n'est point le moindre effort que d'avoir entassé tant de trésors, sans que la fatigue vint couper court à l'admiration! — Dans toute composition vaste et complète comme celle-ci, il y a souvent à l'insu du compositeur une gradation insensible, un ordre de production qui ne laisse jamais languir l'intérêt, et qui lui fait faire toujours mieux à mesure qu'il fait bien. C'est la loi des grandes épopées antiques; la raison des émouvantes catastrophes du drame nouveau; le germe du sujet s'échauffe et grandit en courant au but; la pensée s'élève avec ses développemens, et l'esprit de l'auditeur, subissant la même influence avec moins d'énergie, par-

vient à l'entraînement comme l'auteur à l'enthousiasme.

De toutes les formes surhumaines créées par l'amour du merveilleux, il faut convenir que le christianisme a formulé la plus complète et la plus belle. Le *Diable* est plus qu'un dogme moral, c'est aussi une poétique invention. Le monde, depuis tant de siècles, s'est toujours fort ému de cette réalisation du mal, de cette figure souffrante et moqueuse, si bien qu'aux siècles où le scepticisme a dominé, on n'a pas oublié le *Diable*; on a plaisanté sur lui, on a joué de ses cornes et de son pied fourchu; mais il est aisé de voir que jamais l'art et la littérature n'ont laissé à l'écart cette grande pensée. Les Allemands, ces enfans rêveurs, heureux et dupés par leur imagination, ont poussé le culte poétique de Satan jusqu'au fanatisme, et la croyance en lui jusqu'à la puérilité. Souvenez-vous d'Hoffmann et de Goëthe? Goëthe, ce grand esprit, tout voltairien qu'il voulait paraître, a fait intervenir le *mauvais ange* dans un grand nombre de compositions; lisez plutôt son *Faust*: si Goëthe était philosophe, les lecteurs ne l'étaient pas jusqu'à nier Satan; et ce grand génie, écrivant pour les Allemands, l'avait merveilleusement compris.

De ces inductions et de quelques pensées particulières, l'auteur de cet article ose dire que Meyerbeer croit fermement au diable. Voici comme il a réalisé sa croyance dans *Bertram*.

Bertram n'est pas l'ange déchu de Milton; c'est le



damné dans toute la sombre poésie de ce mot terrible.

Bertram est attaché à la terre ; il y a laissé des souvenirs et des émotions ; comme l'enfer chrétien n'a pas de Cerbère à la porte, il est retenu en ce monde, il a refait sa vie avec les passions humaines attachées à la flétrissure du réprouvé ; il a aimé, il a séduit, il a des tendresses d'amour et de père ; être mystérieux et complexe, tenant au monde par ses joies, à l'enfer par ses douleurs ; fatalité immense qui se développe loin du ciel et se débat entre les souffrances de la vie et la malédiction de l'éternité ! *Bertram* voit expirer le délai fatal, et le drame éclate au milieu de ses tortures morales, au moment où, prêt à quitter pour toujours la demeure des hommes, il prélude par des pleurs paternels aux grincemens du damné !

Maintenant écoutez avec l'oreille du poète, étudiez avec le sens de l'artiste, cette noire figure de *Bertram*, et dites si Meyerbeer a voulu vous peindre d'autres sentimens, s'il a pensé à refaire une autre existence.

Il entre en scène, et ses premières paroles seront, comme ses derniers soupirs, pour son fils, pour son *unique bien*. De tout ce qui l'entoure, rien ne l'intéresse ; et par une haute intelligence de cette exécution neuve, l'auteur ne nous dévoile le démon dans ce chevalier noir qu'en le rendant intéressant par l'amour paternel ; la catastrophe même n'éclate que dans ce but. Dans tout ce rôle, vous ne verrez que deux sentimens, modifiés à l'infini dans la forme, mais toujours les mêmes au fond. — Ironie profonde pour les hommes, tendresse désespérée et jalouse pour Robert. — Entendez ses premiers accens : Robert d'invoquer gaîment la fortune ; *Bertram*, dans un *à-parle* musical, invoque aussi cette déesse mythologique, mais avec tout le mépris d'une puissance infernale ; et ses rires, bon Dieu ! c'est le ricanement de Méphistophélès parvenu aux premiers grades du *démoniat*.

Dans toutes ces brusques rentrées, où *Bertram* attise les mauvais penchans de son fils, quelle étrangeté maladive ! — N'oubliez pas que dès la première scène toute la double malice de *Bertram* est indiquée avec un bonheur inouï de force et de concision dans ce vers :

Tu ne sauras jamais à quel excès je t'aime !

Vous pouvez deviner en germe la pathétique scène du cinquième acte.

À la scène du jeu, *Bertram* n'a de l'humanité que les passions mauvaises, et l'orchestre seul est chargé de vous indiquer avec les éclats de ses trombones, sa condition infernale. Au troisième acte, cette nature de l'enfer éclate sans mesure, en séduisant Raimbaut pour passe-temps, en échouant contre la vertu d'Alice, en invoquant son horrible souverain,

en poussant le crédule Robert au sacrilège des tombeaux, le démon se révèle sous les plus hautes proportions ; toute la variété des inflexions musicales écrites dans ces situations opposées, se fond merveilleusement dans l'unité de l'ensemble poétique, et c'est dans cet acte surtout qu'il faut admirer, en l'étudiant avec religion, le génie abondant et souple de Meyerbeer.

Quand le dénouement est près d'arriver, *Bertram* n'est plus un père au désespoir, un ami blessé au cœur, en présence d'adieux éternels ; l'air :

Je t'ai trompé, je fus coupable.

est un modèle achevé de convenance de style, et ne se retrouve nulle part dans l'histoire musicale des plus grands maîtres. Et puis, le génie du compositeur, qui a semé d'éclatantes beautés ; ce trio gigantesque de la fin semble avoir trouvé des accens inconnus pour le malheur de *Bertram* : ce rôle immense ne pouvait finir que par un chef-d'œuvre.

Il faut s'arrêter ici, car l'admiration, ennuyeuse pour ceux qui la partagent, est souverainement ridicule aux yeux des hommes qui jugent de sang-froid.

GYMNASÉ ENFANTIN.

MM. Mouton et Castelly nous font passer de surprises en surprises. Voici venir leurs premiers sujets, leurs grands petits acteurs ! M^{lle} Lucie a joué, mardi, Valérie avec une grâce et un sentiment exquis. Nous la félicitons de ne point forcer sa voix et de lui conserver le ton naturel de la conversation. Nous conseillerons à ses jeunes camarades de l'imiter en cela, car tous, en général, pour se faire entendre de plus loin, prennent une voix de tête qui n'a rien de vrai dans ses inflexions.

Le répertoire du *Gymnase-Enfantin* est assez grand pour augmenter de jour en jour notre étonnement en voyant la mémoire de ces jeunes artistes se passer du souffleur qui, dans nos grands théâtres, joue souvent à lui seul tous les rôles d'un ouvrage.

Il y a quelque chose de vraiment douloureux dans la manière dont ces enfans rendent les différentes passions qu'ils sont chargés de représenter. Je veux bien que le plus souvent ils ne soient que d'heureux perroquets, mais chez la plupart à quel précoce développement cela ne donne-t-il pas lieu ? À combien d'explications ne faut-il pas soumettre leur jeune intelligence pour leur calquer le jeu et le mordant qu'ils ont dans certaines situations, pour leur apprendre à jeter certains mots à effet. Admirable patience de la part de ceux qui les *serinent* ! Tristes conséquences pour l'avenir d'artiste de ces jeunes enfans ! voilà ce qui frappe douloureusement l'âme du spectateur étonné d'abord de tant de précocité.

Ce sont de pauvres plantes que l'on énerve à force de soins et de culture, et qui perdent vite leur par-

fum; hâtons-nous d'aller le respirer avant qu'il ne soit entièrement perdu.

L. B.

LA BIBLIOTHÈQUE DE MON ONCLE.

(SUITE.)

Ce furent les premières paroles que j'entendis sortir des lèvres de la belle Juive. Elles résonnent encore à mon oreille, tant eût de charme pour moi le son de cette voix. Pour le moment, quoique la question ne fût pas compliquée, je n'y répondis rien; moins par adresse pourtant que par trouble, et je me mis gauchement à la précéder vers la bibliothèque, où elle me suivit.

J'allai sans me retourner jusqu'à la table de mon oncle. J'aurais désiré que cette table fût bien loin, tant je redoutais le moment de rencontrer son regard. A la fin je la vis; elle me reconnut et rougit.

Où était ma harangue! A mille lieues. Je gardais le silence, plus rouge qu'elle, jusqu'à ce que la situation n'étant plus tenable, voici comment je débatai.

— «Mademoiselle...» et j'en restai là.

— «Monsieur Tom... reprit-elle; puis surmontant son embarras: «Je reviendrai, puisqu'il n'y est pas.» Et après s'être légèrement inclinée elle s'en allait, me laissant tellement hors de moi que je ne songeai à la reconduire qu'après qu'elle eût déjà franchi le seuil de la bibliothèque. Alors seulement je me pressai sur ses pas. Elle était troublée, moi aussi, et pendant que dans l'obscurité du vestibule, nous cherchions ensemble à ouvrir la porte, nos mains s'étant rencontrées, un frisson de plaisir circula par tout mon corps. Elle sortit; je restai seul, seul au monde.

A peine fut elle loin que ma harangue revint tout entière. Je me mis à déplorer ma gaucherie, ma sottise, mon embarras. J'ignorais alors que cet embarras cette gaucherie, ont aussi leur langage, éloquent auprès de quelques femmes, et plus mal aisé à contrefaire que l'autre. Bientôt pourtant me rappelant son air, son trouble et son regard, je fus moins mécontent. J'allais me replacer vers la fenêtre pour la voir sortir, lorsque j'entendis la porte s'ouvrir. Je n'eus que le temps de sauter sur le lit de mon oncle, où je me cachai derrière les vieux rideaux verts qui en écartaient le jour.

— «Mais, mais, ma belle enfant, ce que vous me dites là...»

— Un jeune homme, je vous assure, Monsieur Tom.

— Un jeune homme! Ici! Impudent! Et comment est-il fait?»

— «Il est fait...Il n'a pas l'air impudent, Monsieur.»

— «Ce n'est pas autre chose.... Permettez, s'introduire ainsi....»

— Peut-être quelqu'un de votre connaissance.»

— «Moi ou mon neveu; personne autre.»

— «Je crois.... que c'est lui;» dit-elle en baissant la voix et les yeux.

— «Lui que je quitte en cet instant! au-dessous de cette chambre!... Et dites-moi, le connaissez-vous mon neveu?»

Ici il y eut une pause d'un siècle.

— «Vous rougissez, ma belle enfant!....Soyez sûre que vous en pourriez rencontrer de moins honnêtes,de moins aimables aussi... Mais dites, d'où le connaissez-vous?»

— «Monsieur,....vous dites qu'il demeure au-dessous de votre chambre. J'y ai vu quelquefois à la fenêtre....le même jeune homme qui m'a reçue ici.»

— «Impossible, je vous dis. C'est bien mon neveu que vous avez vu à la fenêtre, car il y passe sa vie; mais pour s'être introduit ici, il en est bien innocent mon pauvre Jules. Et je vous dirai pourquoi. Hier au soir, vers neuf heures, l'étourdi s'était perché sur un échafaudage, sans que j'aie pu comprendre pour quelle cause, si ce n'est peut être quelque espièglerie dans la salle de l'hôpital, vis-à-vis.» (Ici la jeune fille de plus en plus troublée, détourna la tête de mon côté, pour cacher à mon oncle sa rougeur). «Et puis crac....un grand bruit, j'accours, et je le trouve gisant; de telle façon que je l'ai fait mettre au lit où il est encore....Mais tenez, voici, moi, ce que je suppose. Une jeune personne de votre air doit souvent trouver des jeunes gens sur ses pas. Quelqu'un d'eux plus hardi,....vous m'entendez,....a pu vous précéder. Pas de honte, ma fille; pas de honte, il n'y en a pas à être belle....Eh bien, laissons cela si ça vous embarrasse. Une autre fois je fermerai mieux ma porte. Et parlons d'autre chose. Vous me rapportiez mon livre? Hem! que dites-vous de ce texte? Eh bien posez-le là, et attendez un instant. Je veux.... attendez,» Et il entra dans un cabinet qui ouvrait dans la bibliothèque. Je frémis, car ce cabinet, ordinairement fermé, communiquait avec ma chambre par un escalier intérieur.

Je restais seul avec elle. J'étais l'unique témoin qu'elle eût durant ces instans; cela me parut une inestimable faveur, comme si j'eusse été associé à son secret; et dans ses traits, son attitude, ses moindres gestes, je croyais lire des choses semblables à celles qui venaient de se passer en moi. Momens de mystère et de charme! momens d'un calme délicieux, où mon cœur retrouvait dans la réalité quelques-unes des impressions de mon songe.

C'était la première fois que la voyant de près je pouvais me repaître du charme que je trouvais en elle, Que ne puis-je le répandre dans ces lignes et la

peindre comme elle m'apparaissait ! Et encore semblait-il que la bibliothèque de mon oncle Tom lui fût comme un cadre merveilleux qui rehaussait son éclatante beauté. Sur les rayons poudreux, ces livres vénérables représentant la suite des âges, ce parfum de vétusté, ce silence de l'étude, et au milieu cette jeune plante toute de fraîcheur et de vie, ce sont choses qui ne se peuvent enclore dans des mots.

Cependant, debout depuis long-temps, elle alla s'asseoir près de la fenêtre, sur le fauteuil de mon oncle ; et appuyant sa joue sur sa jolie main, elle se mit à regarder le ciel, pensive et mélancolique, un sourire léger comme le souffle parcourut ses lèvres. Puis, ses regards se portèrent négligemment sur le gros in-folio que mon oncle venait de quitter ; peu à peu ils s'y fixèrent, et un intérêt croissant se peignit sur son modeste visage que colorait une vive rougeur. — « Je l'ai ! » cria en cet instant mon oncle Tom. Alors, elle se leva, sans pourtant ôter ses yeux de dessus l'in-folio, jusqu'à ce que mon oncle fût rentré dans la bibliothèque.

— « Le voilà, et non sans peine. Je vous le donne pour l'amour de l'hébreu. Je garde l'autre plus précieux pour moi qui tiens au texte ; le maroquin de celui-ci siéra mieux à vos jolis doigts. Tenez, et souvenez-vous du docteur Tom. »

— « Vous êtes trop obligeant, Monsieur. J'accepte votre joli livre, et je ne vous oublierai point, quand même je n'espérerais pas de revenir vous voir. »

— « Et quand j'y serai, » lui dit mon oncle en souriant, crainte des neveux. A propos, j'oublie que j'ai le mien.... Adieu.... au revoir. »

Et il l'accompagna. Déjà l'in-folio qui avait attiré ses regards était en sa possession ; mais je tremblais que mon oncle ne me donnât pas le temps de m'évader. Heureusement il avait laissé la porte du cabinet ouverte. Je m'y élançai. En un clin-d'œil mon livre est en sûreté, le mannequin sous le lit, et moi dessus, attendant mon bon oncle Tom qui entre.

— « Oh ! oh ! levé ? » dit-il. « Et réveillé à quelle heure ? »

— « A dix heures sonnantes, mon oncle. »

Ici une satisfaction complète se peignit sur le visage de mon oncle Tom. Il était content de me voir rétabli, plus content encore de l'honneur qui en résultait pour la science. Alors, prenant un ton solennel — « A présent, Jules, je vais te dire ce que tu as eu. C'est une *Hémicéphalgie*. »

— « Croyez-vous, mon oncle ? »

— « Je ne crois pas, Jules, je sais, et je sais bien ; car je ne me suis pas écarté d'hippocrate d'un iota. C'est la chûte qui, par l'ébranlement du cervelet, a fait extravaser les sécrétions internes de la membrane cérébrale. Et sais-tu bien dans quel état je t'ai

trouvé ? Pouls précipité, regard fixe, délire complet. Sur ce, emplâtre.... »

— « Ah ! mon oncle, n'en parlez plus, et ne contez cela à personne. »

— « L'emplâtre provoque une légère transsudation ; il y a du mieux ; le délire cependant ne paraît pas diminuer. Sur ce, julep. »

— « Oui mon oncle. »

— « Et alors sommeil paisible. »

— « Oh oui, mon oncle, délicieux ! »

— « Sommeil prévu, prédit, prophétisé, d'une heure de la nuit à dix heures sonnantes du matin ; et te voilà convalescent ! »

— « Guéri ! mon oncle. »

— « Non ; et surtout évitons une rechute. Tu vas te tenir tranquille pendant que je te préparerai un léger sinapisme ; après quoi, nous verrons. Repose-toi pour aujourd'hui ne travaille pas. Promets-le moi. »

— « Oui, monsieur, j'obéis et compte. »

(La suite à un prochain numéro.)

M^e Jules Favre, qui loyalement s'était déclaré l'auteur du compte rendu d'un procès, inséré dans le *Précurseur* et poursuivi par la cour comme *inexact* et *offensant*, a comparu lundi devant la chambre des appels de police correctionnelle. M^e Sauzet assistait son digne collègue. C'était le talent défendant un beau talent uni à un noble caractère. Aussi la foule encombra-t-elle de bonne heure les avenues du Palais, tant sont vives et profondes les sympathies qui entourent M^e Jules Favre. Les franches et généreuses explications du prévenu, l'éloquente et chaleureuse plaidoirie de son défenseur M^e Sauzet, ont produit la plus vive impression sur la cour et le public. Les débats de cette affaire ont continué le lendemain, et le prononcé du jugement est renvoyé à aujourd'hui jeudi. Personne ne doute de l'acquiescement de M^e Jules Favre. Quoique sa noble déclaration ait enlevé tout ce qui pouvait peser de responsabilité sur les témoins du *Précurseur*, MM. Roussillac et Petetin, ils se trouvaient également mis en cause. M^e Gilardin avec sa parole facile et brillante, défendait M. Amédée Roussillac.

Mme Dérancourt nous promet un concert qui s'annonce sous les plus brillants auspices. Tout ce qu'il y a ici d'artistes remarquables a offert son concours à notre habile cantatrice. Le public se rendra en foule à cette solennité musicale, dont nous indiquerons le jour, dans notre prochain numéro.

— A mardi le bénéfice de Rousseau ! Le ballet des MEUNIERs, joué par des artistes de 10 à 12 ans, remplacera LA RÉVOLTE DES FEMMES ; ATAR-GULL et LA CHANOINESSE compléteront le spectacle. A mardi la foule !

— Ces jours derniers, une fille domestique qui avait enlevé au sieur C., pharmacien de notre ville, une somme de 4000 fr. a été arrêtée au moment où cachée sous un manteau et un chapeau d'homme, elle allait s'embarquer pour Chalons, sur le bateau à vapeur. Elle était accompagnée dans sa fuite par un jeune homme, qui sans-doute avait fait les frais du travestissement et que l'on suppose être le rival heureux du pharmacien volé.

— Un commencement d'incendie a éclaté vendredi passé chez un tailleur, rue Pizay, n^o 1, au 4^{me}. Il a été occasionné par un jeune enfant qui, laissé seul, s'amusa à mettre le feu à différents objets, avec les charbons du poêle. La flamme se communiqua déjà au rideau du lit, lorsqu'on est accouru aux cris du petit imprudent. Les dégâts sont de peu de valeur.